

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM DE
LA ROCHELLE

SUBVERSIVE FILM FESTIVAL
ZAGREB 2016 - GRAND PRIX

66^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin

CINÉMA DU RÉEL
PARIS 2016

HOMO SAPIENS

Un film de Nikolaus Geyrhalter

SORTIE LE 19 OCTOBRE 2016

REALISÉ PAR NIKOLAUS GEYRHALTER AVEC MICHAEL PALM ET PETER KOTIN FLORIAN HINDLINGER AVEC ALEXANDER KELLER ET MICHAEL SIMON GRAF
FLAVIO MARCHETTI, LUI FRANK PRODUCEUR GÉNÉRAL MICHAEL KITZBERGER PRODUCEUR NIKOLAUS GEYRHALTER MICHAEL KITZBERGER WOLFGANG WIDERHOFER, MARKUS GLASER PRODUCEUR NGF GMBH
AVEC LE SOUTIEN DE L'ÖSTERREICHISCHES FILMINSTITUT - FISA - DDF FILM/FERNSEHAKKOMMEN - ZDF/ZSAT

www.ascdistribution.com

ASC



ASC DISTRIBUTION ET NIKOLAUS GEYRHALTER
FILMPRODUKTION GMBH PRÉSENTENT

HOMO SAPIENS

Un film de Nikolaus Geyrhalter

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM DE
LA ROCHELLE

SUBVERSIVE FILM FESTIVAL
ZAGREB 2016 - GRAND PRIX

CINÉMA DU RÉEL
PARIS 2016

66^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin

2016 / AUTRICHE / 94 MIN

SORTIE LE 19 OCTOBRE 2016

DISTRIBUTION ET PRESSE

ASC Distribution - 238 rue du Faubourg Saint Antoine - 75012 Paris
Tél: 01 43 48 65 13 - ascdis@orange.fr

Photos, affiche et dossier de presse téléchargeables sur

www.ascdistribution.com

www.ascdistribution.com

ASC

Synopsis

Une école, un hôpital, une salle de spectacle, une prison... Ces bâtiments construits par les *Homo sapiens* ont été désertés et la nature y a repris ses droits. Ils accueillent désormais les vents, les pluies, la faune et la flore sans résistance. À travers une série de plans fixes, Nikolaus Geyrhalter tend ces paysages vers le spectateur comme des miroirs. Libre à celui-ci d'y projeter ses fantasmes, d'imaginer le scénario qui a donné lieu à l'éclipse de ses semblables. Mais comme tout film de science-fiction, *Homo Sapiens* nous parle avant tout du présent. Ces créations humaines dont les degrés de décrépitude varient, sont aussi, indirectement, des créations naturelles. Elles restituent l'être humain dans un cadre qui l'englobe bel et bien, et vis-à-vis duquel sa position reste à définir.

Creusant un sillon artistique passionnant et intransigeant marqué entre autres par *The Year after Dayton* (1997), *Pripyat* (1999), *Notre pain quotidien* (2005), *Abendland* (2011) et *Over the Years* (2015), le documentariste autrichien **Nikolaus Geyrhalter** a dévoilé au Forum de la Berlinale 2016 son nouvel opus, *Homo Sapiens*, une oeuvre fascinante et quasi post-apocalyptique, explorant un monde moderne dont l'humain a totalement disparu et où la nature reprend le dessus.



Une ode à la nature humaine

Une mosaïque située dans une sorte de temple offre une représentation de l'humanité : la scène d'ouverture d' *Homo Sapiens* montre l'éternelle volonté des êtres humains de léguer un portrait pérenne à la postérité. Mais le "temple" est abandonné et la nature y reprend ses droits. C'est la seule scène du film *Homo Sapiens* où l'on peut voir une représentation des êtres humains, c'est pourquoi les traces les plus infimes laissées par l'humanité sont autant mises en relief.

Grâce à un assemblage de plans fixes composé avec une grande précision, le film explore les espaces qu'*Homo Sapiens* a construits pour lui-même, adaptés à son mode de vie : des transports aux logements, en passant par la santé, l'éducation, la communication, les loisirs, la religion et les sépultures.

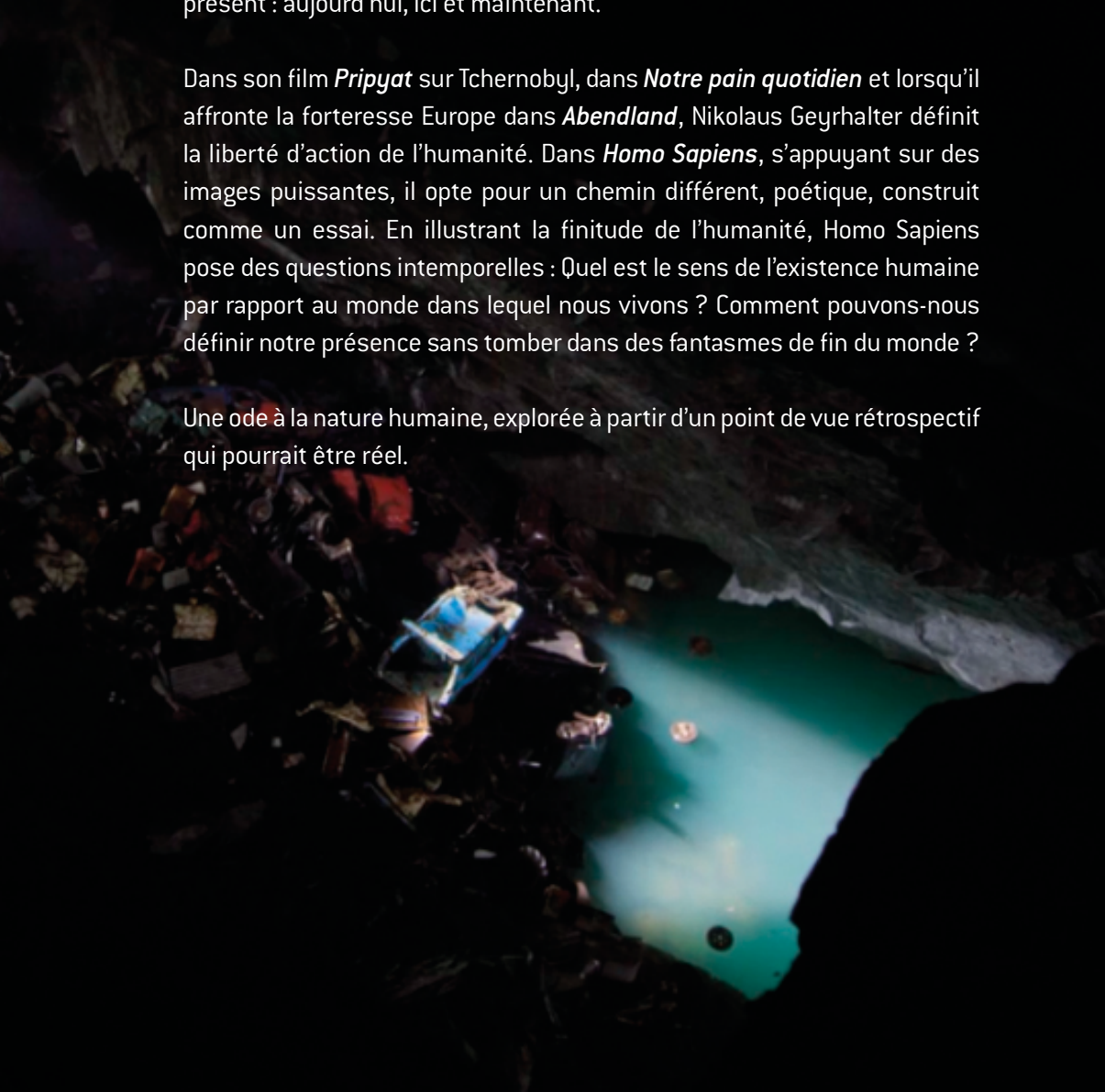
Nous voyons des lieux que nous avons laissés derrière nous, abandonnés ou oubliés – des endroits petits et intimes tels que des appartements ou des maisons, ainsi que d'énormes complexes industriels et des espaces de vie publique, tous à différents stades de leur reconquête par la nature. Souvent, le vent fait bouger les feuilles des plantes, ou même des fragments d'édifices qui tombent en ruine. Parfois il pleut ou il neige, ce qui produit des effets surprenants à l'intérieur d'un bâtiment. Beaucoup de ces endroits abritent des animaux, principalement des oiseaux. Et parfois c'est le sable du désert qui s'engouffre lentement dans ce qui servait de salon.

Les espaces désertés, leurs sons, la cacophonie provenant des phénomènes climatiques et de la faune sauvage, tout comme le rythme que le film propose à ses spectateurs, finissent par créer une intimité, un sentiment de repos intérieur. Tous ces éléments créent une atmosphère

méditative, qui nous invite à réfléchir à la fragilité des êtres humains. Et cela génère chez chacun d'entre nous une forte conscience du moment présent : aujourd'hui, ici et maintenant.

Dans son film *Pripyat* sur Tchernobyl, dans *Notre pain quotidien* et lorsqu'il affronte la forteresse Europe dans *Abendland*, Nikolaus Geyrhalter définit la liberté d'action de l'humanité. Dans *Homo Sapiens*, s'appuyant sur des images puissantes, il opte pour un chemin différent, poétique, construit comme un essai. En illustrant la finitude de l'humanité, *Homo Sapiens* pose des questions intemporelles : Quel est le sens de l'existence humaine par rapport au monde dans lequel nous vivons ? Comment pouvons-nous définir notre présence sans tomber dans des fantasmes de fin du monde ?

Une ode à la nature humaine, explorée à partir d'un point de vue rétrospectif qui pourrait être réel.



Que restera-t-il de nous lorsque l'humanité aura disparu ?

par Alejandro Bachmann

Que restera-t-il de nous lorsque l'humanité aura disparu ? Cette question hypothétique mais finalement raisonnable est au cœur d'*Homo Sapiens*, l'hommage cinématographique de Nikolaus Geyrhalter au déclin, à ces éléments de la civilisation humaine qui ont déjà fait leur temps mais n'ont pas encore disparu. Au début nous voyons des êtres humains représentés sur des mosaïques méticuleusement assemblées à l'intérieur d'un bâtiment soviétique grandiose – des portraits que les hommes ont fait d'eux-mêmes, qui montrent la façon dont ils souhaitaient se représenter, ce qu'ils voulaient propager, l'héritage qu'ils souhaitaient laisser. L'eau ruisselle lentement sur les mosaïques; quelques fragments commencent à se détacher et à tomber.

Le film poursuit son chemin, non pas en se concentrant sur des images créées artistiquement par le biais de la peinture, du théâtre ou du cinéma, mais en tentant de décrire l'humanité à travers des vestiges architecturaux de la civilisation humaine. Nous voyons des temples de la consommation à l'abandon, des parcs à thème délabrés, des bureaux désolés, des universités et des écoles à différents stades de détérioration, des prisons et des complexes militaires fantomatiques, des salles d'attente et des routes vides, et des décharges envahies par les mauvaises herbes. Les êtres humains sont totalement absents de ces images, mais ce qu'ils ont laissé derrière eux évoque le passage d'une espèce qui a pris soin de marquer son territoire dans chaque recoin de la planète, jusqu'aux profondeurs du sous-sol et aux sommets des montagnes enneigées.

Pendant 90 minutes, *Homo Sapiens* nous demande d'être les témoins d'un monde où nous avons depuis longtemps cessé de jouer un rôle. Aucun mouvement de caméra n'est nécessaire pour suivre un être vivant, car il n'y a à l'image quasiment aucune action qui pourrait déterminer la longueur d'un plan ou fournirait un récit justifiant le passage d'un plan à un autre. Seuls des bruits (et parfois une image fugace) d'insectes, d'oiseaux, du vent et de la pluie surgissent de temps à autre pour donner vie à des tableaux silencieux. Avec une distance effrayante et une indifférence suprême, nous examinons les vestiges de ce monde comme si nous étions des archéologues venus du futur ou d'un autre monde et s'efforçant de déchiffrer une civilisation inconnue. Tout se transforme en message crypté, en signe, en code laissant espérer une possible interprétation: ils ont dû être mégalomanes, ces humains, extravagants, puissants et imbus d'eux-mêmes.

Dans *Homo Sapiens*, nous nous confrontons à l'absurdité de telles images de nous-mêmes une fois qu'elles sont soumises à la détérioration. Nous aimerions croire que ce film parle d'un avenir lointain, mais nous savons que ces images ont été créées ici et maintenant.



Biographie du réalisateur

Nikolaus Geyrhalter est né en 1972 à Vienne (Autriche).

Documentariste et photographe engagé, il traite l'actualité de manière décalée et très personnelle. Il aborde ainsi entre autres les domaines de l'écologie, de l'économie et de la politique. Il tisse de film en film ("Elsewhere" en 2001 ; "Pripyat" en 1999 ; "L'année après Dayton" en 1997) une oeuvre forte et singulière. "Notre pain quotidien" sur l'industrie agro-alimentaire et sorti en France en 2007 avait été très remarqué.

Filmographie sélective

2016	Homo Sapiens
2015	Over the Years
2013	Cern
2011	Abendland
2008	7915 KM – 7915 km
2005	Notre pain quotidien
2001	Elsewhere
1999	Pripyat
1997	The Year After Dayton

Interviews avec Nikolaus Geyrhalter

KARIN SCHIEFER : *Homo Sapiens* est plutôt inhabituel comme documentaire, puisqu'il a pour sujet quelque chose qui n'existe plus. Il montre une vision hypothétique du futur. L'humanité, qui jusqu'à présent a été le sujet principal de la plupart de vos films, a cessé d'exister. Qu'est-ce qui vous a poussé à adopter une approche aussi radicale ?

NIKOLAUS GEYRHALTER : Tout d'abord, je ne décrirais pas véritablement *Homo Sapiens* comme un documentaire. C'est un film. L'industrie cinématographique et les festivals de cinéma ont besoin de créer des catégories. Dans ce cas précis, cela ne s'applique que partiellement, à mon avis. Le film ressemble peut-être plus à un documentaire qu'à une fiction, mais une des raisons pour lesquelles je considère *Homo Sapiens* comme une production très fictionnelle est que nous sommes beaucoup intervenus et nous avons modifié énormément de choses. Les arbres, les bâtiments, et même le vent étaient pour moi presque comme des acteurs. A aucun moment je n'ai eu l'intention de dépeindre une réalité documentaire. A mes yeux il s'agit d'une vision qui se rapproche davantage de la fiction. L'aspect documentaire du film est lié au fait que les bâtiments et les paysages existent réellement aujourd'hui, ou du moins existaient-ils jusqu'à ce qu'ils soient détruits.

Dans des films tels que Over the Years et Notre pain quotidien vous montrez des machines qui jouent un rôle de plus en plus prépondérant dans le monde du travail, tandis que la dimension humaine est peu à peu écartée. Le sujet d'Homo Sapiens est l'état du monde après l'homme et les machines. Comment pourrait-on décrire cet état ?

N. G. : C'est seulement une des lectures possibles du film, même si bien entendu il est réalisé de façon à ce que cette interprétation soit tout à fait plausible. Mais je n'aimerais pas que le film soit réduit à un simple scénario post-apocalyptique, car malgré cette possible vision rétrospective de l'humanité, pour moi il s'agit

quand même d'un film qui fournit une illustration très puissante de notre époque. En étant si radicalement absent, l'homme y est d'autant plus présent. En ce sens, il s'agit d'un film sur les êtres humains même si on ne les voit pas.

De ce point de vue, Homo Sapiens est votre film le plus fictionnel, parce que chaque lieu abandonné, effacé ou délabré est chargé d'une histoire passée. Mais en même temps, il laisse à chaque spectateur la possibilité de se forger sa propre hypothèse.

N. G. : C'est le but recherché.

Le titre du film correspond à la dénomination scientifique de l'espèce humaine, qui semble s'être éteinte. Pourquoi avez-vous choisi ce titre ?

N. G. : Pendant longtemps nous avons utilisé le titre provisoire *Un jour ou l'autre...*, même si nous savions que nous devrions trouver une meilleure solution car ce titre anticipait trop clairement l'hypothèse d'un avenir où les êtres humains n'existeraient plus. Je voulais laisser cette interprétation ouverte sans pour autant suggérer que c'était la seule lecture possible du film. Je m'intéresse de plus en plus au genre humain et à la question de ce que nous faisons ici et ce que nous laisserons derrière nous. Il y a évidemment une notion de responsabilité vis-à-vis de l'environnement. C'est pourquoi il était important que le titre fasse référence aux êtres humains, et nous avons passé beaucoup de temps à chercher la meilleure formulation. Je pense que c'est une bonne variation autour du terme scientifique *Homo Sapiens*, précisément parce que dans ce contexte on ne s'attend pas à l'absence totale d'êtres humains. Il se réfère également aux aspects archéologiques et historiques qui y sont rattachés.

Les images suggèrent souvent que les lieux ont été abandonnés subitement par toutes les personnes qui s'y trouvaient, et on se demande comment cela

a pu arriver. Selon quels critères l'équipe de repérage a-t-elle recherché les endroits les plus appropriés ?

N. G. : Le repérage est devenu de plus en plus spécifique. Au début nous cherchions simplement des lieux désertés. Désertés dans le sens d'abandonnés. Il est facile de trouver ce genre d'endroits, mais nous nous sommes rendu compte que cela devenait vite banal. En réalité nous avons besoin de lieux qui racontent des histoires, dont on puisse imaginer le passé. Une usine vide, une maison en ruines, ça n'était pas particulièrement intéressant. Ce qui comptait c'était que les lieux racontent une histoire sans qu'on éprouve forcément de la sympathie. Nous nous sommes alors concentrés sur la recherche de lieux possédant une histoire qu'on puisse comprendre sans explication, des lieux qui impressionnent par leurs dimensions ou par la progression de la nature reprenant ses droits. Et pendant le montage nous avons vite compris que le film devait constamment revêtir de nouveaux aspects. Le plus important était de trouver des lieux qui correspondent à notre idée de départ : porter rétrospectivement un regard critique sur le genre humain.

On peut très facilement repérer et identifier les infrastructures urbaines et les institutions parmi ces ruines.

N. G. : Oui, le cœur du sujet est surtout le système humain et la façon dont les gens se sont organisés. Nous avons décidé sciemment de ne montrer aucun espace privé. Bien entendu la facilité d'identification résulte des choix que nous avons faits. Il y avait beaucoup d'endroits qui n'offraient pas cette possibilité, il était donc primordial que les lieux et les images puissent raconter des histoires sur leur passé. Il y a des passages où nous intercalons des plans de différents endroits pour former des séquences cohérentes, peu importe les lieux où ils ont réellement été filmés. Plus tard, on voit certains endroits qui peuvent être reconnus comme des structures reliées entre elles, ou des îles par exemple. Dans ces cas précis le but était différent : montrer l'étendue géographique d'une destruction totale.

On pourrait dire que l'image et l'espace sont les deux piliers de votre travail cinématographique. Ici, il semble que vous vous soyez concentré exclusivement sur ces deux éléments en relevant le défi d'utiliser ce qui existait sous sa forme quasi intacte.

N. G. : Ce n'est pas le premier film dans lequel je construis un récit uniquement au moyen d'images. Par contre, c'est le premier où l'on ne voit aucun personnage. Homo Sapiens est peut-être le plus photographique de tous mes films. L'image a toujours été importante pour moi, elle l'est de plus en plus d'ailleurs, et ici elle joue presque le rôle principal. Pour réaliser Homo Sapiens nous avons utilisé ce qui était à notre disposition tout en manipulant ce qui existait chaque fois que cela nous semblait nécessaire. Par exemple, nous avons créé du vent. Au cours du travail de montage, nous nous sommes aperçu que dans beaucoup de scènes filmées en intérieur il n'y avait aucun mouvement, et qu'il ne suffisait pas d'ajouter du son pour compenser ce manque de vie. Parfois nous avons modifié l'éclairage, et nous avons souvent eu recours au numérique pour rendre les objets plus parfaits afin de capter l'attention. Nous ne voulions qu'aucun bruit humain puisse être perçu, c'est pourquoi nous ne pouvions enregistrer aucun son original. Les bruits qu'on entend ont été soigneusement créés pour chaque image, à partir d'archives sonores et d'un grand nombre de sons enregistrés spécialement à cet effet.

Le tournage vous a emmené aux quatre coins du monde ?

N. G. : Nous avons beaucoup tourné en Europe et aux Etats-Unis. Nous avons trouvé un site en Argentine qui avait été englouti par un lac salé, après quoi l'eau s'était retirée, laissant tout recouvert de sel blanc. Nous sommes arrivés là-bas juste au bon moment: aucune trace de pas n'était visible et le ciel était absolument parfait. Dans le film c'est une séquence de cinq minutes que nous avons tournée en une après-midi. Nous avons également filmé beaucoup d'images au Japon, en partie à cause de l'île abandonnée qu'on voit à la fin du film mais aussi à cause de Fukushima. Le film s'ouvre sur la mosaïque du monument de Buzludzha en Bulgarie, puis il y a une séquence avec des images de Fukushima où on met

longtemps à comprendre ce qui se passe réellement, car la détérioration n'a pas encore atteint un stade avancé. Nous avons tourné à environ 4 km de la centrale nucléaire.

Dans un film où il n'y a ni langage et ni personnage, le rythme est d'autant plus important. Les variations dans la longueur des séquences étaient-elles intuitives au moment du tournage ou bien uniquement un élément du travail de montage ?

N. G. : Nous avons décidé très tôt que le rythme serait lent, et que chaque scène durerait environ une minute. Dans la version définitive du film cela a été réduit à une demi-minute. Lorsque nous avons commencé le montage nous avons d'abord organisé les images en fonction du thème, sans nous soucier du rythme, pour voir comment l'ensemble fonctionnerait. Puis, à partir de cette version, Michael Palm a commencé à travailler sur le rythme des séquences. Ainsi, les images plus longues à digérer, qu'on a envie de regarder plus longtemps ou qui ont un rythme différent à cause du vent, restent à l'écran plus longtemps que les autres. C'était la première fois que Michael Palm montait un de mes films. Lorsque je filme, un de mes principes fondamentaux est de laisser ensuite une très grande liberté au monteur. Le but est de trouver le rythme idéal pour les images, la bonne respiration et le contexte adéquat. Ce n'est pas mon point fort, et je suis ravi de confier cette tâche à quelqu'un d'autre. Ce film avait clairement besoin d'un rythme très lent, qu'on peut constater dès les premières minutes. Le spectateur sait à quoi s'attendre dès le début.

Ce film, sans personnages ni langage, avait besoin d'un composant sonore très fort. Dans ce domaine vous avez travaillé avec Peter Kutin. En quoi a consisté le travail sur le son ?

N. G. : Je ne vois vraiment pas qui aurait pu faire cela mieux que Peter Kutin, car je ne connais personne d'autre qui vive avec le son de façon aussi intense.



Peter Kutin s'est souvent occupé de la conception sonore pour moi. Mais dans le cas d'Homo Sapiens, il s'agissait de conception sonore dans une dimension extrême, car tout était ouvert. A l'exception de quelques rares endroits, Peter disposait d'un film muet uniquement avec les bruits d'ambiance provisoires de la salle de montage. Nous avons analysé attentivement ce qu'on pouvait entendre dans chaque cas : le vent sur une feuille de papier, le grincement d'une pièce métallique, un oiseau. C'était comme ajouter de la musique à un film muet. Ce travail a duré des années et il a été passionnant jusqu'au bout.

Pendant combien de temps avez-vous travaillé sur Homo Sapiens ?

N. G. : Quatre ans je pense. Pas exclusivement, mais nous y revenions constamment. Les choses changeaient continuellement. Nous devions renoncer à certains endroits car ils avaient été démolis avant que nous puissions les filmer, et en ajouter d'autres. Très souvent nous arrivions quelque part pour commencer à filmer et il ne restait plus qu'un terrain vague. Parfois ça se passait très vite: l'antenne parabolique qu'on voit dans le film avait disparu le lendemain. Dans d'autres cas, nous avons eu beaucoup de chance : lorsque nous avons filmé les abattoirs, l'autre extrémité du bâtiment était déjà en cours de démolition. Très souvent, nous trouvions sur Internet des sites que nous aurions aimé filmer puis nous découvrions qu'ils n'existaient plus. L'île japonaise, en revanche, est une ancienne île minière devenue insuffisamment rentable, mais elle fait désormais l'objet d'une saisie conservatoire. Elle sera laissée en friche jusqu'à ce qu'elle n'existe plus. De nombreux bâtiments isolés dans des villes ne durent pas longtemps ou sont laissés à l'abandon à cause d'un problème de titre de propriété. Néanmoins, nous avons poursuivi nos recherches en arrière-plan, et il se passait toujours des tas de choses. D'ailleurs le film n'a pas véritablement de fin. On aurait pu continuer à tourner indéfiniment.

par Karin Schiefer - Janvier 2016

Avec son documentaire Homo Sapiens, le cinéaste dresse un portrait critique de notre civilisation. Après quatre ans de travail à travers l'Europe, les Etats-Unis, l'Argentine et le Japon, ***Homo sapiens*** porte un regard profond sur l'impact de notre présence sur Terre, sur l'avenir de l'humanité et sur notre rôle dans l'actuelle crise écologique. Sous la forme d'une fiction narrative, le film nous oblige à nous demander: que devrions-nous faire face à ces problèmes? Est-il trop tard? Et devrions-nous rester optimistes concernant l'évolution de notre espèce?

Marc Girardot : Depuis le début de votre carrière vous avez accordé une place très importante aux questions environnementales. En 1999, vous avez réalisé un documentaire intitulé Pripyat sur les gens qui vivent encore dans la région touchée par l'une des plus graves crises écologiques de notre histoire, la catastrophe de Tchernobyl. En 2006 vous avez également reçu le Grand prix du Festival international du film environnemental à Paris pour votre documentaire Unser täglich Brot qui décrit la technologie et la main d'œuvre utilisées par l'industrie agricole. Comment avez-vous continué à développer ces sujets dans Homo Sapiens?

Nikolaus Geyrhalter : Je crois qu'il est toujours intéressant d'observer notre société sous des angles différents. On ne peut pas étudier notre société sans comprendre quel est le prix à payer pour le mode de vie que nous avons développé. À mes yeux, ce sont des éléments indissociables: notre mode de vie, ce que nous laissons derrière nous, et le type de catastrophes écologiques que nous provoquons. C'est un sujet très important. Un film l'aborde sous un certain angle, le suivant sous un autre, mais ce sont toujours les mêmes thèmes qui me préoccupent.

M.G. : Ce film montre une nature qui a fini par dominer le travail de l'homme avec le temps. Homo Sapiens présente l'évolution de notre technologie comme directement responsable du déclin de notre civilisation.

NG : Il y avait des sujets que je voulais absolument aborder dans ce film, comme les questions écologiques bien sûr, mais aussi certaines caractéristiques des êtres humains que je voulais critiquer, comme la façon dont nous traitons les animaux ou dont nous nous traitons les uns les autres avec les guerres. Ce film devait présenter un point de vue très critique. Nous avons cherché des lieux qui puissent exprimer tout cela.

MG : Certains plans font apparaître le logo McDonalds', symbole de la société de consommation. Le fait de montrer ces images seulement quelques minutes après le début du documentaire sous-entend que ce genre d'entreprise devrait être tenu pour responsable. D'après-vous, quelle est la responsabilité de ces multinationales dans les catastrophes écologiques auxquelles nous sommes confrontés?

NG: Cette question est posée dans le film, mais je ne peux pas vous donner de réponse. Bien sûr, le fait de montrer le logo McDonald's en dit long sur notre présence et sur notre mode de vie. Ce film pose beaucoup de questions si vous y prêtez attention. C'est ce que tout documentaire devrait faire: non pas donner des réponses mais poser des questions.

MG : Pour Homo Sapiens, vous avez créé une narration au moment de la postproduction. Que signifie cette structure et comment a-t-elle influencé votre façon de filmer ces lieux?

NG: Au tout début nous n'avions pas de structure, elle s'est construite au fur et à mesure. A un moment donné, il nous a semblé évident que le film ne contiendrait que les images des lieux et les sons enregistrés sur place. Puis il a fallu trouver la structure. C'était probablement l'étape la plus compliquée car nous disposions d'une série d'images qui devaient être assemblées. Elles racontent l'histoire d'une

ville, d'un village ou d'une île. Mais pour certains sites les images disent tout en un seul plan. Nous avons donc décidé dès le début d'adopter une forme plus narrative et de construire un récit qui donnerait davantage de détails sur l'humanité. Ensuite, il s'agit surtout de la nature qui se retourne contre l'humanité en général avec le sable, l'eau, le vent, la glace. C'est ainsi que nous avons procédé. Nous arrivions face à ces bâtiments et nous nous demandions: "Que pourraient-ils apporter à notre histoire?"

Parfois, nous fabriquons nous-mêmes une signification parce que nous avons besoin d'éléments pour avancer. La réalisation est un processus très complexe. Il n'a pas toujours été facile de réaliser le film en donnant l'impression que les choses étaient là naturellement. Parfois nous avons filmé des images montrant des traces de pas ou des graffitis parce qu'elles pouvaient être insérées dans la trame narrative. Mais le thème principal devait vraiment être le retour de la nature et pas ce que les êtres humains ont laissé avant de disparaître.

MG : Les recherches que vous avez effectuées pour trouver des lieux qui conviennent au film Homo Sapiens sont vraiment impressionnantes. Pendant la projection je me suis souvent demandé comment vous aviez déniché ces endroits. Quels étaient vos critères de sélection? Ont-ils évolué au cours du tournage?

NG: Nous avons besoin d'endroits très particuliers, dont l'état permette encore de deviner ce qu'ils avaient été par le passé. Ils devaient aussi être accessibles et avoir des propriétaires clairement identifiés. Sur Internet on trouve des millions de bâtiments abandonnés mais on ne sait pas forcément dans quel pays ils se trouvent et s'ils existent toujours. Bien souvent, nous découvrions que certains lieux avaient changé très rapidement. Un jour, nous avons vu des photos magnifiques d'un endroit. Nous nous y sommes rendus mais il était recouvert de graffitis. Dans d'autres cas, l'endroit repéré n'existait plus. Plus d'une fois, nous sommes arrivés juste après les bulldozers. Nous essayions toujours de nous renseigner le mieux possible mais, comme je l'ai dit, les choses évoluent très vite.

MG : *La structure du documentaire repose sur un effet de miroir : vous avez choisi de montrer cet endroit qui ressemble à un temple abandonné au début et à la fin du film. Pourquoi avez-vous fait ce choix? Qu'est-ce que cela apporte à la trame narrative de votre documentaire?*

NG : Avant tout, nous disposions du matériel rendant cela possible, car ce lieu est très impressionnant. Au début, la mosaïque sert de prologue. Ce temple abandonné est directement relié à cette mosaïque, qui fournit une représentation très intéressante de l'humanité. Il nous a semblé logique de choisir le même endroit pour la dernière scène du film.

MG : *Nikolaus Greyhalter, êtes-vous optimiste quant à l'avenir de l'humanité? Pensez-vous que nous allons subir le même sort que les civilisations disparues que votre film semble évoquer?*

NG: L'important n'est pas ce que je crois. Il s'agit plutôt de montrer les différentes possibilités. Autrement dit, vous pouvez interpréter le film en pensant que les êtres humains ont disparu et que c'est tout ce qu'il en reste. C'est la première lecture possible du film. Mais à mon sens, ce film parle surtout de notre présence, de l'humanité à l'époque actuelle. Il dresse donc aussi le portrait de notre société. Je ne fais qu'observer ce que nous allons laisser derrière nous.

par Marc Girardot à Berlin février 2016.



FICHE TECHNIQUE

Réalisation/Image : Nikolaus Geyrhalter

Montage : Michael Palm

Son: Peter Kutin, Florian Kindlinger

Mixage : Alexander Koller

Repérages: Simon Graf, Maria Arlamovsky

Directeurs de production : Katharina Posch, Flavio Marchetti, Lixi Frank

Producteur exécutif : Michael Kitzberger

Producteurs : Nikolaus Geyrhalter, Michael Kitzberger,
Wolfgang Widerhofer, Markus Glaser

Production NGF, Nikolaus Geyrhalter, Filmproduktion GmbH

Avec le soutien de : Österreichisches Filminstitut, FISA,
ORF Film/Fernsehabkommen, ZDF/3sat



